

LE TEMPS

Banques Lundi 21 juin 2010

Les banques suisses surmontent le choc de 2009

Par Yves Genier

L'érosion du secret bancaire et les pressions internationales n'ont pas empêché la place financière helvétique de réaliser de meilleures performances que ses rivales

Malgré son parcours d'obstacles, 2009 n'a pas été un «annus horribilis» pour toutes les banques. En dépit de l'affaiblissement du secret bancaire, des pressions du G20, de l'amnistie fiscale italienne et de la crise de la gestion alternative, plusieurs établissements, principalement de taille moyenne et tous en mains suisses, affichent une hausse des apports nets de nouveaux fonds par rapport à l'année précédente.

En revanche, l'année a été plus difficile pour les petits établissements, ceux qui s'étaient spécialisés dans la gestion des fonds de fonds alternatifs (hedge funds) ainsi que pour les filiales de banques étrangères. Ces dernières ont même subi, dans leur ensemble, des retraits nets.

Le ralentissement des affaires amincit les marges

Si, dans l'ensemble, les masses sous gestion ont progressé, le mérite en revient avant tout à la remontée des marchés boursiers dès la fin du premier trimestre 2009. En revanche, les marges ont diminué en raison du ralentissement des opérations sur les portefeuilles des clients, ce qui n'empêche pas les banques de continuer, dans leur majorité, à accroître leurs effectifs.

Telles sont les principales observations de trois experts qui se sont penchés sur les données clés de 22 importantes banques actives dans la gestion de fortune en Suisse: Catherine Tillotson, du cabinet de consultants Scorpio Partnership à Londres, Peter Thorne, analyste chez Helvea dans la capitale britannique et Jean-Christophe Pernollet, responsable de PricewaterhouseCoopers à Genève.

Les chiffres fournis par les banques confirment qu'après le recul généralisé de 2008, la croissance a amorcé son retour en 2009. Les masses sous gestion ont retrouvé le chemin de la croissance. La suppression de la distinction entre fraude et évasion fiscale, le 13 mars 2009, n'a donc pas entraîné de retraits massifs, bien que les avoirs non déclarés constituent, selon une étude de Peter Thorne, près de 80% des portefeuilles de clients européens (une estimation controversée dans les milieux bancaires). «L'année écoulée a été relativement bonne si l'on fait abstraction des trois premiers mois», souligne Jean-Christophe Pernollet.

Nouvel instrument de mesure

Ce qui a changé, c'est le principal instrument de mesure de la performance des établissements bancaires. «Les flux nets des fonds sont devenus l'indicateur le plus pertinent pour mesurer le dynamisme d'une entité. La masse sous gestion n'est plus l'indicateur clé. Ce n'est qu'une photo prise en fin d'année et dont les variations peuvent s'expliquer aussi bien par les variations boursières, un facteur exogène, que par la croissance endogène de l'établissement», ajoute le réviseur.

Or, les entrées nettes ont fléchi en 2009 dans la grande majorité des établissements par rapport à ce

qu'elles étaient en 2008. Plusieurs raisons à cela: l'impact sur les personnes fortunées de la crise économique, qui a ralenti les arrivées de nouveaux fonds, et l'accélération des sorties d'argent causées notamment par l'amnistie fiscale italienne et les incertitudes autour du secret bancaire, ainsi que des retraits importants de fortunes investies dans des fonds de hedge funds. Les grandes banques, comme leurs concurrentes internationales, ont subi un autre contrecoup: «les clients s'en – méfient», rappelle Catherine Tillotson.

L'image de l'abri sûr demeure

Malgré ce ralentissement, «les banques suisses affichent des résultats supérieurs à la moyenne internationale», poursuit la consultante, qui se fonde sur des chiffres collectés par son cabinet. Les gains sont inégalement répartis. Les établissements qui ont le mieux tiré leurs marrons du feu sont les banques de taille moyenne, qui ont recueilli notamment les fonds sortis d'UBS par des clients désécurisés.

Cependant, «les banques cantonales ont étonnamment peu profité de ces transferts en 2009. Après s'être précipitée vers des banques jouissant de la garantie de l'Etat en 2008, la clientèle a, dans l'ensemble, cessé son mouvement. C'est un signe de désillusion face à l'industrie bancaire dans son ensemble», complète Peter Thorne.

Malgré l'érosion du secret bancaire, les gérants de fortune suisses ont «bénéficié de leur image d'abri sûr en périodes de crises. C'est particulièrement le cas des banques de taille moyenne, qui continuent de jouir d'une solide réputation de prudence», observe Catherine Tillotson. Cette tendance s'est confirmée au printemps 2010 avec un rebond des apports nets de clients inquiets de la crise de l'euro. Néanmoins, «il faudra attendre cinq ou six ans pour mesurer l'impact réel des changements de l'environnement bancaire», poursuit Peter Thorne.

Le client privé européen s'efface

La provenance des fonds a changé. Le client privé européen s'efface devant de nouveaux arrivants. «Je soupçonne que les banques privées doivent leur croissance bien davantage à leurs activités de gestion institutionnelle qu'à leurs affaires traditionnelles de gestion privée offshore», avance Peter Thorne. C'est de cette première activité que provient une large partie du bénéfice de Credit Suisse, ajoute l'analyste.

L'Asie se substitue peu à peu à l'Europe comme pourvoyeuse de fortunes appartenant à des individus. «C'est de là que vient la croissance», ajoute Catherine Tillotson. Peu de banques livrent des données complètes, hormis les deux grandes. L'une des rares à afficher une certaine transparence, HSBC, indique que ses clients européens ont retiré un milliard de francs en 2009 alors que les Asiatiques en ont apporté 4,7 milliards.